

Parades et défilés de mon enfance à Limoilou

Yves Laberge

Number 97, 2009

Place au cirque!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6782ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laberge, Y. (2009). Parades et défilés de mon enfance à Limoilou. *Cap-aux-Diamants*, (97), 30–34.

PARADES ET DÉFILÉS DE MON ENFANCE À LIMOILOU

PAR YVES LABERGE

Est-ce seulement une impression, l'effet du passage du temps, ou y avait-il vraiment plus de parades et de défilés durant notre enfance? De nos jours, il ne subsiste plus que le défilé du Carnaval, en février, et celui de la Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin. Depuis une trentaine d'années, les processions religieuses (comme le chemin de croix du carême) ont progressivement disparu, plus ou moins au même rythme que le nombre de manifestations qui, lui, a considérablement augmenté, toutes causes confondues, devant

le parlement. Or, dans le Limoilou du début des années 1970, il semblait y avoir des défilés à un rythme irrégulier, mais plus fréquemment que de nos jours. Voici quelques souvenirs de cette époque où les défilés avaient encore lieu dans nos quartiers populaires.

Pour les enfants que nous étions, il n'y avait aucune anticipation d'un prochain défilé et nous en ignorions même les annonces pouvant être diffusées dans les quotidiens ou à la radio. Dans la plupart des cas, même une heure avant la tenue de l'événement, pratiquement rien ne nous laissait savoir que le défilé aurait lieu, sauf parfois des banderoles ou des barrières séparant les trottoirs des rues. C'était l'époque où la radio locale (pensons à CHRC, CJRP ou CKCV) nous renseignait au fur et à mesure sur l'actualité immédiate, un

■
Corps de clairons et trompettes du Patro Laval, 22 mai 1960. (Collection Yves Beauregard).





Parade du Carnaval aux allures des mille et une nuits, 25 février 1962. (Collection Yves Beauregard).

peu comme de nos jours le réseau de télévision RDI, mais en étant centré sur notre ville — au lieu de Montréal et du reste de la planète.

Simplement, les défilés avaient lieu dans notre quartier, habituellement en plein après-midi, rarement en hiver, et nous nous rendions pour y assister, en petits groupes d'enfants ébahis; la plupart du temps, nous arrivions en cours de défilé et nous y restions jusqu'à la fin. J'ai vu plusieurs défilés avant d'être adolescent, mais à une exception près, je crois avoir presque toujours raté le début.

Il est intéressant de réfléchir sur les manières de rassembler la foule qui longeait le défilé circulant à travers un quartier autrefois peuplé comme Limoilou. Quelquefois, c'était le défilé lui-même, par le son tonitruant de sa fanfare, qui nous prévenait de son arrivée imminente et interrompait momentanément nos activités. Dans d'autres cas, un enfant parcourait en courant les cours et les ruelles pour nous prévenir sur un ton d'urgence en disant, par exemple : « Il y a une parade sur la 3... », ce qui signifiait que le défilé avait lieu à ce moment sur la 3^e Avenue. Cette nouvelle provoquait une réaction immédiate et unanime; aucun enfant n'aurait été assez blasé pour dire qu'il n'en avait pas le goût ou qu'il attendrait la prochaine. Aussitôt, cet enfant messager repartait au loin, pour prévenir d'autres groupes d'enfants comme nous, dans d'autres « blocs » séparés du nôtre par des rues. Je me suis toujours demandé pourquoi cet enfant messager préférerait faire la ronde pour nous avertir plutôt que d'assis-

ter lui-même au défilé? J'admirais un moment son sentiment altruiste; il ne pouvait pas prendre plaisir à admirer le défilé avec ses proches en sachant que d'autres enfants, ignorant tout de l'événement en cours, jouaient tranquillement dans leur coin et manquaient l'essentiel du spectacle. Les défilés étaient des événements assez exceptionnels pour que l'on n'y renonce pas de gaieté de cœur.

Parade du père Noël à Limoilou. (© Jocelyn Paquet, Les Archives du photographe, LD-Comm-20-2).





Parade de la Saint-Jean-Baptiste en 1958, année du 350^e anniversaire de Québec. Il est donc tout à fait normal que Samuel de Champlain apparaisse sur un char. Photo : Lefavre & Desroches. (© Jocelyn Paquet, Les Archives du photographe, LD-Comm-ST-1958-334-2006-1).

Une fois prévenus, les enfants s'éparpillaient en se dirigeant tous dans des directions opposées, au lieu de s'empresser de suivre le messenger. La raison en était fort simple : le messenger ne se dirigeait pas vers le défilé, mais allait prévenir d'autres enfants. Par ailleurs, ces défilés avaient lieu de jour, mais souvent à plusieurs rues de la maison : il fallait donc demander la permission de quitter le bloc pour se rendre « voir la parade ». Un bloc était un pâté de maisons, entouré de rues

à ne pas traverser; c'était la délimitation urbaine de notre univers. Les cours donnaient toutes sur des ruelles de terre battue, où les voitures circulaient peu. Quitter le bloc impliquait de ne plus pouvoir être accessible si on nous appelait, si on nous cherchait, surtout au moment des repas. Nous étions alors hors de la portée d'un cri, d'un appel éventuel de nos parents. Au moment de l'annonce du défilé, tous les petits garçons se rendaient auprès de leur mère respective avec un message similaire d'un foyer à l'autre : « Maman, il y a une parade au coin de la 3 et de la 8, est-ce que je peux y aller avec (nom de l'ami)? » Ce message était très précis et répondait à l'avance à toutes les questions possibles, en anticipant les éventuelles sous-questions qui risquaient de faire perdre du temps, du type « Est-ce en ce moment? », « Est-ce loin? », « Où est cette parade? », « Iras-tu seul ou accompagné? » En général, la réponse de notre mère était laconique, mais sur un ton sérieux et bienveillant : « Oui ». Parfois, l'autorisation comportait en outre une condition liée à l'horaire : « Reviens pour telle heure » ou « N'oublie pas tes devoirs ». Nous étions enchantés et prêts à accepter tous les compromis. Rares étaient les parents qui accompagnaient leurs enfants pour assister aux défilés.

Sortir du bloc était une expérience peu fréquente pour les moins de dix ans, sauf pour se



Parade du Carnaval du 5 février 1961: le char des duchesses. (Collection Yves Beauregard).

rendre à l'école. Il fallait chaque fois demander la permission au préalable. Dans un cas, un jour d'été, un petit voisin avait été prévenu comme nous tous de l'imminence du défilé dans une rue du voisinage, mais après que notre groupe eut reçu les permissions de toutes les mamans, au moment de bondir vers le lieu de la parade, le jeune André était presque en larmes (mais il se retenait de pleurer devant ses copains). Après plusieurs appels restés sans réponse, une voisine de palier l'avait informé que sa mère s'était absentée quelques minutes de la maison pour faire une course au supermarché. Sa maison était anormalement vide. Les conséquences sautaient aux yeux : pas de mère = pas de permission. Et pas de permission, pas de défilé. Les règles étaient claires et impossibles à transgresser. La mère d'André revint comme prévu quelques minutes plus tard — des minutes interminables —, mais le défilé n'avait pas attendu, au plus grand désespoir du petit André. On n'entendait presque plus la fanfare qui s'éloignait de nous, irrémédiablement.

Le sentiment d'avoir raté un défilé était une chose triste, qui plaçait tout enfant devant un sentiment grave : l'irrévocable. Il serait évidemment impossible de faire revenir la parade. Mais, pensais-je alors, peut-être que la parade qui passait sur le chemin de la Canardière vers la 6^e Rue tournera ensuite, une fois rendue au carrefour, et se dirigera presque en sens inverse, vers la 3^e Avenue? Nous pourrions alors précéder la parade qui reviendrait de l'autre côté de notre quartier. Je n'insistai pas, nous nous précipitâmes. Comme prévu, le cortège a contourné notre quartier et nous avons pu voir la parade dès le début, devant nous, pour le plus grand bon-



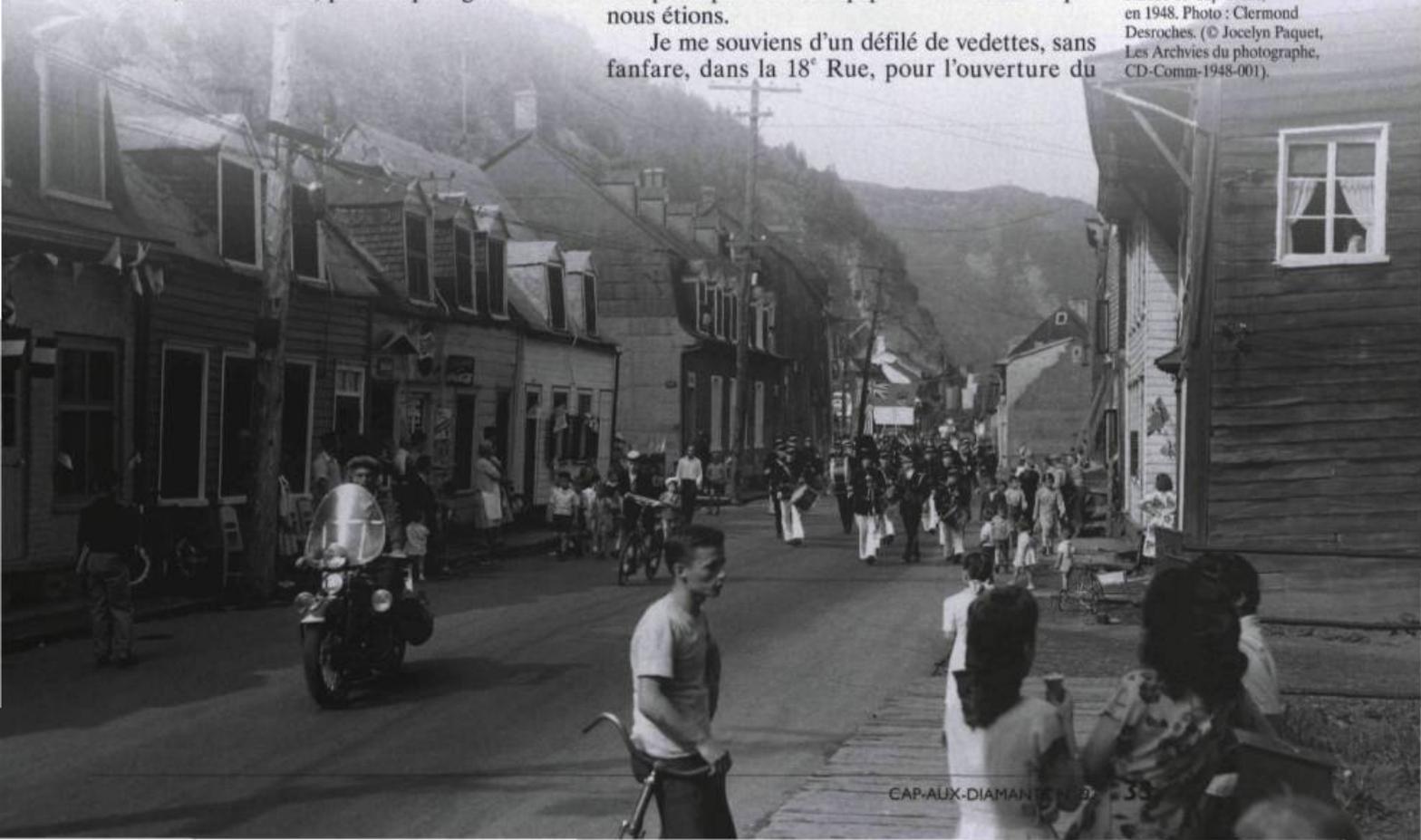
heur de tous. Je ne pourrais pas affirmer que ce jour-là des larmes de joie coulaient sur les joues de mon copain, car tous les regards étaient braqués sur le défilé tant attendu.

Quels étaient ces défilés? Défilés des zouaves, parades militaires, fêtes de toutes sortes (Carnaval, Saint-Jean-Baptiste); le sujet ne comptait pas beaucoup pour les enfants que nous étions.

Je me souviens d'un défilé de vedettes, sans fanfare, dans la 18^e Rue, pour l'ouverture du

■ Parade du Carnaval du 21 février 1960 : le char de Bonhomme. (Collection Yves Beauregard).

■ Parade au Cap-Blanc, en 1948. Photo : Clermond Desroches. (© Jocelyn Paquet, Les Archives du photographe, CD-Comm-1948-001).



poste de radio CJRP, vers 1970. J'avais vu le comédien Gilles Latulippe dans une voiture décapotable, saluant la foule, pendant que des gens distribuaient des disques 45 tours aux passants. C'était la première fois que je voyais une célébrité de la télévision en personne. Nous avons ri en l'apercevant.

Probablement le plus célèbre et le plus vivant, le défilé du Carnaval de Québec était différent des autres. Pour les enfants, il était le seul que nous pouvions situer et comparer aux versions des années précédentes. Nous apprécions les variantes d'une année à l'autre : parfois, le Bonhomme Carnaval apparaissait au départ; d'autres années, il fermait le cortège, et alors les duchesses du Carnaval nous émerveillaient dès le début, ou inversement. Les organisateurs savaient bien comment répartir les coups de théâtre. Pour les enfants, ce défilé était annoncé à l'avance. La radio diffusait des chansons du Carnaval de Québec — impossibles alors à trouver chez les disquaires. Ces défilés ne nous décevaient jamais. Nous partagions nos impressions entre copains, le lendemain, dans la cour d'école ou à la récréation. Une année, le défilé du Carnaval passait sur la 3^e Avenue, tout près de chez

nous; l'année suivante, il passait sur la 1^{re} Avenue, ce qui nous semblait au bout du monde. C'était le seul défilé ayant lieu en plein hiver. Souvent, le froid était mordant. Nous avions des vêtements chauds : nous les portions tous en même temps et nous ressentions quand même le froid.

Fanfares, chars allégoriques, tambours-majors, majorettes, clowns, acrobates, amuseurs, costumes colorés : ce spectacle unique venait de loin, d'un autre quartier ou peut-être d'une autre ville, et ce cortège nous visitait pour un instant, avant de repartir au loin, dans l'autre sens, vers l'autre horizon, pour offrir le même émerveillement à d'autres regards. Du point de vue temporel, c'était le même constat : le principe de ces défilés existait depuis très longtemps, bien avant notre enfance, et se perpétue encore de nos jours, sans doute pour longtemps. En ce sens, tous ces défilés féériques représentent une sorte de tradition populaire et constituent en outre de merveilleux souvenirs. ♦

■
Majorettes dans la rue Saint-Vallier à l'angle du boulevard Langelier, Québec, 31 juillet 1960. Photo : Lefavre & Desroches. (© Jocelyn Paquet, Les Archives du photographe, LD-Comm-2626-3).

■
Né à Limoilou, Yves Laberge est membre du comité consultatif de *Cap-aux-Diamants*.

